JULES BRETON 1827–1906

Le rosier

Impression d'enfance
A ma petite-fille, Louise Demont.

Je suis seul au bout de l'allée
Du jardin où la nuit descend ;
Par la brume à demi voilée,
La lune ébauche son croissant.

Une lueur crépusculaire,
Gardant un reste de chaleur,
Au reflet d'argent qui m'éclaire
Oppose sa fauve pâleur.

L'air enivre, lourd des aromes
Flottant après l'ardeur du jour ;
Les arbres semblent des fantômes,
Le hanneton vole alentour ;

Il s'abat sur les clématites ;
On entend se mêler son bruit
Au doux frémissement des mites,
Ces amoureuses de la nuit.

Et puis tout s'endort : le silence
Partout et l'immobilité…
Et je sens faiblir ma vaillance
Dans la peur de l'obscurité.

Mais, par les arbres, je vois poindre
La lumière de la maison ;
Puis j'ai sept ans ! et je veux joindre
La mâle audace à la raison.

Ce grand spectre qui se détache
Sur le ciel, c'est le cerisier ;
Ce petit lutin qui se cache,
C'est le rosier, le beau rosier !

C'est l'arbuste aux roses vermeilles,
Où, ce midi, brillait encor,
Splendide au milieu des abeilles,
Un scarabée au ventre d'or.

Et maintenant, sombres et mornes,
Feuilles et fleurs du même ton,
Ses rameaux bifurquent en cornes :
On dirait quelque noir démon…

Je songe que parfois le diable
Vient hanter nos buissons la nuit,
Nous guettant d'un œil effroyable…
Mais qu'entends-je ? Quel est ce bruit ?

Quelqu'un bouge dans la ramure
Du rosier. Est-ce un farfadet ?
Un froufrou de feuilles murmure…
Puis mon cœur bat seul, tout se tait.

Et de nouveau, dans le silence,
L'arbuste est immobile et noir.
Je m'enhardis, je le balance,
Je ne sais dans quel vague espoir…

Soudain, le rosier vibre et grouille !
Qu'est-ce qui tombe et saute en bas ?
Oui, cela saute, et la grenouille
Sur les rosiers ne monte pas.

Et jamais je ne vis à terre
Les hannetons sauter ainsi :
L'étrangeté de ce mystère
Fige d'effroi mon cœur transi.

Quels sont donc ces étranges gnomes,
Vagues, informes, sans couleurs,
Qui, perdus dans d'obscurs atomes,
Caracolent parmi les fleurs ?

L'un d'eux, caché sous une plante,
Reste tranquille et fait le mort.
Ah ! si j'osais !… Ma main tremblante
Pour s'abaisser fait un effort.

Ma curiosité s'allume
Et, me penchant sous l'arbrisseau,
O ciel ! je touche de la plume :
C'est un oiseau, c'est un oiseau !

Ce nid trouvé parmi les roses,
— O plaisir avivé de peur ! —
Est l'une des plus douces choses
Qui chantent au loin dans mon cœur.

Courrières, 1886.